

L'italianité rapaillée

Italies imaginaires du Québec, sous la direction de Caria Fratta et Élisabeth Nardout-Lafarge, Fides, 246 p.

Marco Micone

Number 194, January–February 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18377ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

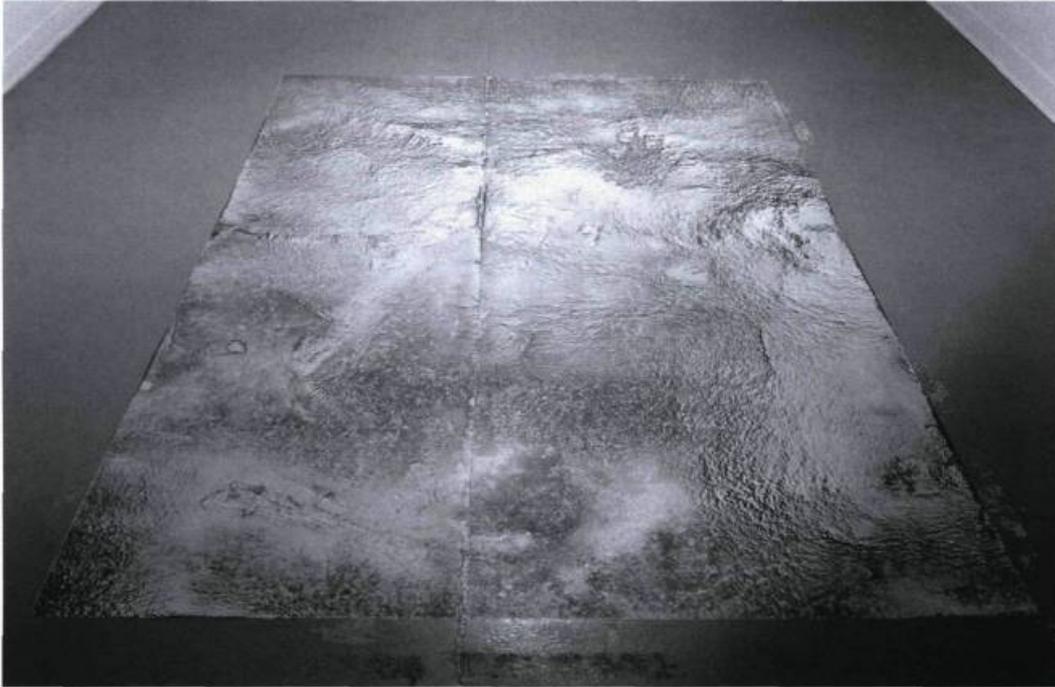
1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Micone, M. (2004). L'italianité rapaillée / *Italies imaginaires du Québec*, sous la direction de Caria Fratta et Élisabeth Nardout-Lafarge, Fides, 246 p. *Spirale*, (194), 34–35.

L'ITALIANITÉ RAPAILLÉE



Angèle Verret, *Image contact*, 2001, acrylique sur ciment, œuvre in situ, centre des arts contemporains, 250 cm × 161 cm. Photo : Richard Max Tremblay.

ITALIES IMAGINAIRES DU QUÉBEC sous la direction de Carla Fratta et Élisabeth Nardout-Lafarge Fides, 246 p.

IL Y A peu de pays aussi diversifiés que l'Italie. La Sicile et la Sardaigne se distinguent de l'Italie continentale, le sud se différencie du centre et du nord et les populations côtières de celles agrippées aux Apennins, car chaque région a eu à travers les siècles des rapports intenses avec l'un ou l'autre des pays européens ou de la Méditerranée.

Ce qu'on appelle *italianité* est donc le résultat d'emprunts, de contaminations, d'échanges provenant aussi bien de l'intérieur que de l'extérieur du pays. Les principaux facteurs qui ont contribué à la formation de l'*italianité* d'origine sont : le substrat culturel gréco-romain, la présence déterminante de l'Église catholique, le rôle joué par la *civiltà dei comuni*, la richesse de la création artistique, les longues et âpres luttes menées contre les envahisseurs, mais aussi celles entre les groupes sociaux (ruraux contre citadins, prolétaires contre classes dominantes...) dont une des manifestations les plus dramatiques fut l'émigration de vingt-cinq millions d'Italiens entre 1880 et 1970.

Cette longue histoire d'échanges, de conflits et d'exubérances créatrices aurait pu produire une

forte identité nationale, mais tel ne fut pas le cas. Paradoxalement, ce qui caractérise l'*italianité* d'origine, c'est la faiblesse sinon l'absence d'identité nationale résultant de gabegies récurrentes, de régionalismes tenaces et d'une culture antiétatique illustrée, dans sa forme la plus radicale, par le célèbre roman de Carlo Levi, *Le Christ s'est arrêté à Eboli*. Récemment, dans le train Paris-Turin, voulant savoir si la personne assise devant moi était italienne, je me fis répondre : « Cela dépend de quelle Italie vous parlez. » Il eût donc été étonnant qu'une « image unifiée » se dégageât d'*Italies imaginaires*, « un ensemble de travaux », selon les préfacières, Carla Fratta et Elisabeth Nardout-Lafarge, qui « explore, sur deux siècles quelques-unes des facettes de l'Italie telle qu'elle s'invente au Québec ». Mais avant d'aborder cet aspect du livre, examinons brièvement les deux chapitres qui traitent de la transformation de l'*italianité* d'origine.

L'*italianité* d'origine transformée

« Après un siècle d'immigration et d'acculturation au Québec, les Italiens sont plus qu'une simple minorité ethnoculturelle, constate Bruno Ramirez ;

aujourd'hui leur présence dans le paysage métropolitain constitue un apport solide au développement d'un authentique cosmopolitisme québécois. » « Présence » dont on aurait mieux saisi la spécificité si l'historien avait, en plus de l'analyse qu'il propose, expliqué pourquoi les familles italiennes, ayant gardé l'italien comme langue de communication familiale, sont proportionnellement bien plus nombreuses à Montréal que dans les autres grandes villes canadiennes. Il aurait pu ensuite nous dire si l'instrumentalisation de l'ethnicité à des fins politiques n'a pas contribué à la formation d'une *italianité* exacerbée — typiquement montréalaise — avivée à la fois par le multiculturalisme canadien et par le nationalisme québécois. Il n'oublie pas cependant de souligner l'importance du parrainage, dont ont bénéficié près de 90 % des Italiens immigrés au Canada de 1946 à 1967. Cette politique d'immigration a eu pour effet d'accentuer le caractère régional, voire *campaniliste* (villageois) de l'immigration italienne et de « faire revivre, dans la métropole moderne du Québec, les sociabilités connues là-bas » en les adaptant, bien entendu, au nouveau contexte socioculturel.

La réflexion de Pierre L'Hérault porte sur le rôle joué par quelques écrivains italo-québécois et par leur communauté dans « *la reconfiguration de l'espace identitaire et culturel québécois* » rendue possible grâce à deux événements qu'il qualifie d'indissociables : le rejet par les Québécois francophones du « *statut de minoritaires à l'intérieur du Canada pour revendiquer celui de majoritaires sur le territoire du Québec* » et la promulgation de la Charte de la langue française, en 1977, qui allait « *troubler l'homogénéité identitaire du nous [québécois] le forçant à se désethniciser et à s'élargir par l'obligation qu'il y est faite aux immigrants d'inscrire leurs enfants à l'école française* ».

Il revenait à la communauté italo-québécoise, la plus ancienne et la plus importante des communautés immigrantes, de jouer un rôle de premier plan dans la redéfinition des identités et des rapports interculturels. Par exemple, le discours sur l'italianité québécoise, qui « *se déploiera surtout après le premier référendum sur l'indépendance tenu en 1980* », grâce aux interventions et aux écrits de fiction d'auteurs italo-québécois, aura pour conséquence de rompre le rapport antagonique entre francophones et anglophones, de proposer les allophones comme les nouveaux interlocuteurs de la majorité francophone et enfin de favoriser le pluralisme culturel.

C'est au magazine *Vice Versa* qu'on doit d'avoir fait circuler la notion de transculture qui a permis, selon Lamberto Tassinari, de réfléchir sur « *l'ethnicité qui allait mener au cœur de la question québécoise... et de rouvrir le discours sur les origines autrement qu'en oscillant entre la nostalgie d'un passé immuable et l'adhésion inconditionnelle à la modernité, refus global de ce même passé* ». Ainsi, conclut Pierre L'Hérault, « *l'expérience transculturelle est une façon de prendre acte de la réalité actuelle mais également une manière de retrouver le fait historique du métissage québécois* » non seulement avec les Amérindiens, mais aussi avec les Irlandais et les immigrants italiens d'avant 1950 dont la moitié de tous ceux qui avaient fréquenté l'école française ont épousé des Québécois francophones.

Représentations de l'Italie

Mais bien avant que l'Italie ne déverse une partie de son surplus de pauvres sur le territoire québécois, elle représentait, déjà au début du XIX^e siècle, une référence pour les Canadiens français. « *Un demi-siècle après la cession de la Nouvelle-France*, écrit Robert Melançon, *une bourgeoisie émergente avait le goût et les moyens de voyager dans l'Ancien Monde*. » M^{re} Plessis ira à Rome en 1819-1820 suivi, quelques années plus tard, de Louis-Joseph Papineau, qui notera « *le profond engourdissement des corps et des esprits* », et d'Octave Crémazie pour qui « *la réalité a dépassé toutes les espérances* ».

À ces deux visions opposées, s'ajoutera, pendant la période du Risorgimento, l'image,

élaborée par les ultramontains, d'une Italie impie se révoltant contre l'autorité du Pape, ce qui justifiera, aux yeux de ces derniers, l'envoi d'un contingent de quelque cinq cents zouaves qui iront défendre le pouvoir temporel du chef de l'Église. Des voix s'élevaient toutefois déjà élevées, au Canada français, pour saluer le mouvement de libération nationale mené par Garibaldi et Mazzini. Dès 1849, le journal *l'Avenir* avait manifesté son enthousiasme lors de la proclamation de la république par celui-ci, tandis qu'Arthur Buies, qui avait revêtu la *camicia rossa* pendant quelques mois, de retour au Canada en 1862, écrivait un article à la défense de Garibaldi et du mouvement patriotique italien qu'Edmond de Nevers proposera, trois décennies plus tard, comme modèle aux Canadiens français.

Au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle, l'Italie est la destination préférée des voyageurs québécois. Si l'on exclut les zouaves, ils s'y rendaient pour poursuivre des études, pour des motifs religieux ou encore pour réaliser un rêve. Mais, selon Pierre Rajotte, tous ceux qui nous ont laissés des récits ont dû faire face au même problème : « *[...] l'impossibilité d'une reproduction qui soit parfaitement naturelle [...] car bon nombre tendent à percevoir l'Italie à travers son prestige défunt et à lui accorder une existence qui doit beaucoup à l'imaginaire et à la littérature*. » Ceci semble confirmer l'intuition des préfacières selon laquelle « *le Québec se serait inventé une Italie (des Italies?) spécifique, conforme au besoin particulier de son imaginaire, fidèle aux représentations de ses idéologies successives, marquée par les aléas de son histoire propre* ».

Visions nouvelles

Si, au XIX^e siècle, malgré les réserves de Pierre Rajotte, les voyageurs québécois se sont intéressés à la réalité sociale et politique de l'Italie, au siècle suivant, les perceptions et les intérêts ne seront plus les mêmes. Ainsi, Alain Grandbois, qui voyage en Italie à l'époque préfasciste et fasciste, n'exprime aucune opinion politique. On lui aurait pardonné ce silence s'il s'était intéressé aux grands écrivains comme Pirandello, Svevo ou Gadda, mais il se contente de faire « *des descriptions empruntées à des guides de voyage* ».

Quant aux autres textes qui composent ce livre, on y découvre un Hubert Aquin « *comblé* » par l'Italie et répétant après Stendhal « *qu'il y a des jours où la beauté seule du climat de Rome suffit au bonheur* ». Puis, bien que déchiré entre l'amour et la haine des Napolitains, il s'émerveille devant les visages « *pareseux et comblés* » de ces femmes « *qui doivent avoir des gestes merveilleux dans un lit* ». Et c'est en Italie qu'il reviendra, nous apprend Gilles Dupuis, « *afin de décider s'il voulait continuer à vivre ou mourir* », une Italie qui aura été « *synonyme de fiction, fiction qui opère pour tromper la mort, pour la différer* ».

On y découvre aussi une Marie-Claire Blais (Anne de Vaucher Gavili), dont le roman *Soifs*,

est « *en osmose* » avec *La Divine comédie* de Dante et pour qui la *Sérénissime* offre « *une image de perfection rêvée, de spiritualité supérieure* », une Pauline Harvey (A.P. Mossetto) qui, dans *Un homme est une valse*, nous présente une Venise « *de carte postale, de livre d'art, de bibelot-souvenir* » tout en permettant à sa protagoniste de contester cette vision, et un Normand de Bellefeuille (G. Dupuis) pour qui Venise et l'Italie, étant synonymes de fiction, se laissent lire « *comme une invitation à inventer le mensonge et, du coup, à s'inventer une nouvelle identité. Bref, l'Italie est inventée pour mieux se réinventer* ». Ce qui le fait « *douter que l'invention de l'Italie ne débouche jamais, au Québec, sur une représentation de type réaliste* ».

Si Normand de Bellefeuille semble déplorer l'absence d'une représentation réaliste de l'Italie, Anna Giaufret-Harvey voit, dans le « *parti pris d'irréalisme* » adopté par Réjean Ducharme dans *La fille de Christophe Colomb*, l'avantage pour le « *lecteur de ne pas se faire coïncider dans une vision particulière de la réalité* », mais de lire celle-ci à travers « *un jeu de miroirs (véniens, peut-être?) qui nous montre une réalité déformée, simplifiée, réduite à ses seuls clichés [...] entraînant le lecteur dans un tourbillon qui lui fait perdre ses points de repère, faisant table rase de ses certitudes en matière de représentation et d'interprétation du monde* ».

C'est à un cliché italo-américain que s'intéresse Elisabeth Nardout-Lafarge, en analysant finement une télé-série sur la mafia montréalaise. « *Tout se passe, écrit-elle, comme si Omertà éludait, par toutes sortes de stratégies, la charge de violence et de négativité liée à l'italianité représentée dans Le Parrain* », d'une part, en réinscrivant « *dans le scénario d'un film de gangsters l'Italie nourricière et respectable, chaleureuse et exubérante* » et, d'autre part, en tenant compte du degré d'acceptabilité de la violence par les téléspectateurs québécois. Ainsi la mafia déjà humanisée de Coppola est « *adoucie, pacifiée, allégée* ». C'est sans doute ce qui explique pourquoi les notables de la communauté italienne, ces défenseurs de l'italophone intègre... à défaut d'être intégré, n'ont pas dénoncé Radio-Canada comme ils l'ont déjà fait.

En attendant « *l'étude fondamentale de l'inscription italienne dans les corpus littéraires québécois* » souhaitée par Jacques Allard, *Italies imaginaires du Québec* est le premier ouvrage à s'intéresser aux multiples facettes de l'italianité telle que l'ont imaginée ou représentée, depuis deux siècles, les voyageurs et écrivains québécois, mais aussi telle qu'elle a été vécue et inventée par les italo-phones issus des dernières vagues d'immigration. « *Connaître la vérité, écrit Anna Giaufret-Harvey, est une entreprise impossible par définition, toutefois il ne faut jamais cesser de la chercher dans la démultiplication des points de vue et dans les multiples facettes de la réalité*. » C'est l'immense mérite de « *cet ensemble de travaux* ».

MARCO MICONE